

LYON  
—  
DIRECTEUR  
JULES FRANTZ  
—  
33, rue Thomassin

LYON  
—  
DISTRIBUTION  
Au Bureau des Journaux  
—  
34, rue Tupin

# L'Avant-Garde

ORGANE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS: Trois mois, 3 fr.; six mois, 5 fr.; un an, 10 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION: 33, rue Thomassin, à Lyon.

Nous prévenons nos abonnés que, quoi qu'il advienne, leurs intérêts seront sauvegardés.

## NOTRE PROCÈS

Lundi, dans la journée, en me rendant à l'imprimerie, j'ai trouvé ma part du gâteau Olivier sous la forme d'une citation en police correctionnelle.

Dans notre numéro du 13 janvier, quatre articles seulement sont incriminés par le procureur impérial de Lyon :

- Le 1<sup>er</sup>, signé Jules Frantz, concernant Pierre Bonaparte ;
- Le 2<sup>e</sup>, signé Tony Révillon, concernant Pierre Bonaparte ;
- Le 3<sup>e</sup>, signé Jules Lermina, concernant Pierre Bonaparte ;
- Le 4<sup>e</sup>, signé Ernest Figurey, concernant Pierre Bonaparte.

Ma première réflexion a été celle-ci : le cousin de Napoléon III est-il, oui ou non, sujet de l'empire; le sang qui coule dans ses veines est-il plus pur, plus précieux que celui qu'il a fait couler ?... et le nouveau cabinet, dans sa haute homogénéité, suppose-t-il qu'il faille une autorisation spéciale pour stigmatiser la conduite d'un homme qui en tue un autre ?

Mais, répond la citation, vous êtes accusé simplement d'avoir traité de manière politique sans cautionnement.

Il faut croire que nous fai-sons de la politique à la façon de M. Jourdain.

Le numéro incriminé n'est ni plus ni moins politiques que les précédents et les suivants, nous n'avons fait que suivre le torrent de l'indignation universelle, et tout notre crime est d'avoir crié à la loyauté de certaine déclaration ministérielle.

Quoi qu'il en soit, si l'Avant-Garde tombe, elle saura le faire dignement, comme il convient à une feuille qui a toujours marché dans le droit chemin.

Et comme aucune loi ne peut enlever à des citoyens français le droit de faire un journal, j'ai l'immense satisfaction d'annoncer à nos amis, qu'en cas d'avarie grave, l'Avant-Garde passera, avec armes et bagages sur le pont du Vengeur.

Si l'on supprime le Vengeur, nous verrons reparaître les belles tours du Refusé.

Et l'amnistie donc !...

JULES FRANTZ.

P. S. Je reçois la signification d'un premier jugement qui supprime l'Avant-Garde. L'exécution provisoire n'est pas prononcée.

Donc, à samedi.

J. F.

## COURRIER DE LA LIBRE-PENSÉE

Paris, 23 janvier.

Mon cher ami,

Le vent souffle où il veut, — dit l'Écriture.

Il faut croire que l'Esprit-Saint est un peu comme le vent.

En effet, jusqu'à présent du moins, il souffle sans autre règle apparente que le caprice le plus éfréné.

Il souffle à droite, il souffle à gauche, il souffle le froid et le chaud : c'est une vraie débauche de fantaisie.

Il n'est pas de jours que nous ne le prenions en flagrant délit d'indiscipline.

Ainsi, tandis que l'Esprit-Saint souffle à la bonne moitié des Pères du Concile le désir de bâcler en trois temps la petite machine de l'infailibilité pontificale, il souffle aux autres toutes sortes d'idées subversives et de velléités réfractaires qui donnent fort à penser.

Voici, par exemple, que les évêques allemands protestent contre le règlement du concile.

Oh! j'ai hâte de le dire, ils y mettent toutes les formes voulues. Il faut les voir se faire petits et s'aplatir dans une attitude prosternée : mais c'est pour mieux se redresser. Bref, ils roulent l'ambère pile dans le miel de l'humilité et du dévouement onctueux, mais....

Mais, au fond, ils n'en protestent pas

moins, et c'est là ce qui doit inquiéter les âmes bien pensantes.

Savez-vous ce qu'ils réclament ! Peu de chose, mais encore. Ils réclament le droit de ne pas accepter les yeux fermés une cuisine toute faite. Ils n'objectent rien contre la carte du menu, mais ils demandent de ne la signer qu'après avoir concouru à sa confection. Question de cuisine intérieure.

L'archevêque Rauscher, de Vienne, et consorts vont plus loin encore. Ici la question de cuisine disparaît, mais la question de principe surgit menaçante. J'ignore ce que l'Esprit-Saint a pu souffler à l'archevêque Rauscher, mais ce prélat attaque le bœuf par les cornes. — J'entends par l'infailibilité, qu'il malmène avec un sans-çon et une verve remarquables.

Vous savez qu'il circule en ce moment parmi les Pères du concile une adresse les invitant à voter l'infailibilité. C'est à cette adresse que l'archevêque Rauscher s'en prend.

Il commence par constater l'étrangeté du procédé.

« Il est, — dit-il, — certainement étonnant de voir les juges de la foi être invités à publier, avant la cause entendue et sous leur signature, une déclaration sur la sentence qui doit intervenir. »

Le fait est que cette façon d'agir a en soi quelque chose d'assez insolite et qui renverse toutes les notions.

Je me figure les magistrats d'un tribunal faisant insérer dans les journaux, la veille du jour où ils rendront un jugement, une déclaration ainsi conçue :

« Le public est prévenu qu'à l'audience de demain le sieur Hirsutus sera condamné à six mois de prison et à trois mille francs d'amende. »

Certes, en matière de procédure judiciaire et de justice, nous avons déjà vu bien des choses étonnantes, mais jamais de cette force et cela n'est pas encore entré dans nos mœurs.

Pour en revenir au cardinal Rauscher, ce prélat poursuit son argumentation en se réclamant des décisions de divers conciles antérieurs, qui n'ont pas parlé de l'infailibilité pontificale.

Chemin faisant, il déclare qu'en un temps de tourmente comme le nôtre, alors que l'Église a à lutter contre les efforts de tant d'ennemis ligés ensemble, il ne doit pas sembler opportun d'augmenter le nombre des dogmes.

Cela est dit en latin ; mais, en bon français, cela revient à dire que le nouveau dogme ferait un fiasco lamentable.

Preignons acte de l'aveu.

L'archevêque Rauscher expose ensuite qu'il serait, sinon impossible, du moins bien difficile de présenter aux populations le dogme projeté comme « révélé par Dieu... »

Aie !!!... voilà le hic ! Il faudrait ici, comme en toute cause à instruire, remonter aux sources, fouiller les archives, éplucher les documents, vérifier les livres. Or, en l'espèce il n'y a ni sources, ni archives, ni documents, ni livres. Il n'y a qu'un pape sénile, malade d'esprit et infatué d'une ridicule et incurable vanité. Comment, avec cela, bâtir une infailibilité présentable ? « Notre esprit, — ajoute le cardinal avec un désespoir naïf, — recule devant de pareilles discussions. » Je le crois, parbleu ! bien.

Le cardinal termine par un argument qui est de nature à produire à Rome une certaine impression. C'est un : *Sauvons la caisse* discret. Vous comprenez ? Proclamer l'infailibilité, ce serait susciter à l'Église de nouveaux ennemis et compromettre son temporel.

Bravo, Rauscher ! Voilà un homme qui connaît sa cour de Rome. J'aime à me persuader que cette dernière considération ira droit au cœur de Pie IX, dont on connaît le désintéressement et le détachement absolu des biens terrestres.

En présence de tant de tiraillements, le dogme de l'infailibilité n'a guère chance d'aboutir. Ce sera la faute de l'Esprit-Saint, qui n'a pas mis d'unité dans son souffle; et c'est en même temps grand dommage pour la petite image imprimée à Rome sous les auspices du gouvernement pontifical, laquelle représente le pape infailible écrivant sous la dictée de la colombe mystique, photographiée d'après nature. Il va sans dire que ce que le pape écrit est la définition même de sa propre infailibilité. Il paraît qu'au point de vue artistique, cette image est fort réussie.

Le souffle de l'Esprit-Saint m'a emporté un peu loin. Cependant, je ne veux pas clore cette lettre sans constater que le prince Pierre-Napoléon Bonaparte n'a tué personne :

Ni mercredi dernier ;

Ni vendredi ;

Ni samedi ;

Ni dimanche ;

Feuilleton de l'Avant-Garde

N<sup>o</sup> 9

## MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit

PREMIÈRE PARTIE

### LES MÉMOIRES D'UN MORT

III

Le 7 avril, 7.000 hommes s'embarquaient pour marcher contre les insurgés.

Grâce à cette mesure, je préservai Lyon de la guerre civile.

Après avoir fait mon devoir de patriote, je me rendis au Puy, mon pays natal. On me reçut avec enthousiasme.

Je fis au Puy ce que j'avais fait à Lyon et je fus assez heureux pour réduire les perturbateurs et ramener la tranquillité.

Le succès que j'obtins dans ces deux dernières missions engagea le gouvernement à m'en confier une nouvelle qui, par son importance, donnera une idée de la confiance dont on voulait bien m'honorer.

Marseille était le centre insurrectionnel.

Je fus envoyé dans cette ville pour y organiser la garde nationale et suffoquer aussi la révolte dans son foyer le plus actif. Là, comme à Grenoble, comme à Lyon, comme au Puy, je pus rétablir le calme et l'ordre, et je quittai Marseille pour aller reprendre le commandement de Lyon et lutter contre de nouveaux dangers.

Déjà, on parlait d'une seconde invasion.

Depuis le 7 mai la fédération étrangère était organisée.

Comme tout véritable citoyen français, j'étais jaloux de conserver intact l'honneur national, et je ne vis dans les armées de la Sainte-Alliance que des ennemis à combattre.

J'adressais aux Lyonnais la proclamation suivante :

« Citoyens Lyonnais

« Nagnère, au premier cri d'alarme vous étiez debout, et l'Isère délivrée vit, en deux jours, sur ses rives la fête de vos bataillons. A vous

encore appartient l'honneur de concourir puissamment à repousser, non pas des Français, mais l'étranger. Lyonnais, rappelez-vous les horreurs de l'invasion de 1814, rappelez-vous vos mères, vos femmes, vos filles !... »

« A IX ARMES ! »

« BARON REGIS MOUTON-DUVERNET. »

Les Lyonnais répondirent à cet appel, fait au nom de la patrie en danger, et ils s'organisèrent aussitôt pour opposer une résistance acharnée à l'ennemi commun.

Ce fut dans ces dispositions que je laissais la ville de Lyon pour me rendre à l'assemblée des représentants et remplir le mandat que m'avait confié ma ville natale.

Lorsque je vins prendre place sur les bancs de la chambre législative, des questions de la plus haute gravité y étaient agitées par suite des derniers événements.

La sanglante bataille de Waterloo, qui n'humiliait pas nos armes, mais qui devait exercer une si grande influence sur les destinées du pays, avait eu lieu. Napoléon venait d'abdiquer en faveur de son fils, et l'ennemi franchissait une seconde fois nos frontières. En présence de tant

de difficultés, et devant un péril aussi imminent, il fallait d'abord penser à repousser l'ennemi.

Dans la séance du 22 juin, la proposition fut faite par plusieurs membres de l'Assemblée, de déclarer nationale la nouvelle guerre.

Manuel appuya cette proposition par cette phrase restée célèbre :

« — Dites à la France que tout citoyen en état de porter les armes est appelé à la défense de la patrie ; annoncez à l'Europe que pour maintenir notre indépendance, il n'est pas de sacrifice auquel les Français ne soient prêts. »

Mais la Chambre semblait douter de l'efficacité de ce moyen, qui déjà avait été employé au nom du pays, mais seulement pour l'ambition d'un seul homme. Elle craignait que la nation fatiguée, épuisée, ne répondît point à cet appel.

Pour une pareille hésitation et ne pouvant accepter que l'on mit en doute le sentiment national, je montai à la tribune. Je fais connaître à la Chambre combien la France est encore puissante, combien ses soldats sont nombreux. Je parlai avec enthousiasme du dernier succès du maréchal Suchet dans la Maurienne et la Tarantaise.

Je m'expliquai longuement sur la tranquillité

Ni lundi;  
Ni aujourd'hui mardi.  
Ainsi, pas un meurtre en six jours !  
J'espère que cela lui sera compté !  
Salut et fraternité,  
ERNEST FIGUREY.

## MERGET

Professeur de physique à la Faculté des sciences.

Dans ma vie d'observation, assez longue déjà, j'ai vu nombre de types étranges et anormaux, mais aucun, je l'avoue, dont le cachet d'originalité se puisse comparer à celui que je vous présente.

Figurez-vous, et sans amplification de ma part, une grande et toute sympathique figure où l'étrange se marie à l'attrait, l'intelligence à la lizarrenie; représentez-vous, et sans exagération aucune, un homme lui tout d'abord, et beaucoup d'autres ensuite, — un homme changeant et multiple comme les couleurs du prisme au grand soleil!!! En un mot, M. Merget est une personnalité, et cette personnalité est elle-même un ensemble des plus complexes où se retrouvent, pêle-mêle et à doses diverses, du démon, du sphinx, de l'astrologue, de l'acrobate, etc.

Type principal, celui que la nature, dans son livre des ressemblances, a écrit en grasses et intelligibles lettres : **DU LÉVRIER!**

Regardez le maître! et dites si les deux ne font pas un!...

Même ondulation des hanches et même balancement sur l'équilibre général... mêmes pas dans le vide et même souplesse d'allure... même poitrine en avant et même taille brisée à la ceinture, même tête oblongue et même front s'en allant à la dérive, mêmes yeux en mappemonde, même regard interrogatif, mêmes narines en quête de l'inconnu...

Ajoutez pour achever notre profil, une cravate qui affecte des airs de collier et des bras qui ne sont que suspendus au corps; une figure pâle comme un lever de lune et longue comme tout un jour d'attente; une bouche grande, mais finement découpée dans le calme et le sourire, et — venant se rejoindre en un formidable baiser où d'ordinaire ces messieurs ne posent qu'un pied frêle et incertain, — deux immenses sourcils noirs, compactes et hérissés comme toute une légion de jésuites en défense du pouvoir temporel!...

On dirait deux antennes collées à la face comme l'estampille du créateur.

Monsieur Merget n'a pas d'âge, et comme le temps, il semble avoir toujours vécu pour ne devoir jamais finir; son aspect est fantastique et il surgit au lieu d'entrer.

Il a le geste mouvementé et comme en suspend; le débit précipité, la voix sonore et modulée comme le son qu'il nous enseigna l'an passé. La science lui est facile; la bienveillance naturelle, l'attraction grande. Il prend son public par la confiance et le retient par l'attrait.

M. Merget est une énigme vivante dont on cherche le mot sitôt qu'on l'aperçoit.

PAUL STRENCE.

## Ce qui se passe au PROGRÈS

On va bien place de la Charité! Depuis le premier janvier on en est au deuxième rédacteur en chef, et au deuxième gérant. Où cela s'arrêtera-t-il?

Parlons d'abord des rédacteurs. Le premier s'appelait Victor Clisson. On l'avait mandé télégraphiquement de la Vendée. Mais il avait compté sans Palle. Celui-ci ne trouve pas son rédacteur en chef assez démocrate.

On voit bien que M. Victor Clisson n'est pas de Lyon; il aurait pu dire à Palle: « Vous qui êtes si puritain, mon cher, avant de porter votre prose peu incandescente au Progrès, n'avez-vous pas écrit dans la Gazette de Lyon, feuille cléricale, et dans le Salut public, feuille impérialiste? »

La déconvenue de M<sup>me</sup> Chanoine, qui avait annoncé à cors et à cris un ténor de Paris, fait rire même ses employés, et de Perrache jusqu'à la Croix-Rousse, on ne l'appelle plus que M<sup>me</sup> Du Four. Heureusement que Palle la console en lui promettant des annonces judiciaires non encore distribuées.

Entre temps, Jantet, qui a accaparé le premier-Lyon, fait boulette sur boulette. Toute la ville se tient encore les côtes de son article sur les nouveaux ministres.

« Buffet et Daru, s'écria-t-il magistralement, appartiennent au centre droit; Ollivier, Segris, Richard, Louvet, de Talhouet, au centre gauche. »

Et le lendemain, le rédacteur en chef par intérim était obligé de confesser son ignorance. Les journaux de Paris lui avaient appris qu'il confondait sa main gauche avec sa main droite. Une fois de plus Jantet a prouvé qu'il était aussi fort en politique qu'en histoire.

Cependant il fallait réparer cette grosse bévue. Jantet ramassa tous les mots piquants qu'ont édités les journaux de Paris contre le préfet Chevreau et en bourre sa chronique :

« N'admirez-vous pas mon indépendance. s'écrie-t-il. »

Mais le préfet Chevreau n'était pas encore parti. M<sup>me</sup> Chanoine payera les frais de la petite guerre, elle n'aura pas les annonces judiciaires!

Palle, qui espérait là-dessus une augmentation est désolé.

« Quoi! j'ai perdu mon temps et ma peine! Quoi! ma campagne en faveur du droit commun est à recommencer! Quoi! ma brochure sur les annonces judiciaires est à refaire! »

Et Palle maudit la maladresse de Jantet.

La veuve Chanoine n'est pas moins furieuse. Elle ne se souvient plus que Jantet a battu le pavé de Paris pour lui trouver un rédacteur en chef, qu'il a subi les rebuffades de tous ceux à qui il a offert ce poste peu envié. Elle ne se souvient même plus que Jantet s'est voué héroïquement à raconter le baptême de la cloche qu'elle a donné à Mazières et qu'il l'a appelé la généreuse châtelaine. Elle ne décolère pas.

Les bévues de Jantet lui ont déjà fait perdre la clientèle des hospices, les impressions de l'Alcazar. Les annonces judiciaires lui échappent. Qui peut lui assurer qu'elle sera demain l'imprimeur de la préfecture?

Cependant il faut que Jantet soit puni. Désormais Palle épongera tous les abus avant Jantet. La revue de la presse ne passera qu'après l'article économique. Jantet, de second dégringole troisième. Il est un peu plus Grosjean que devant, ce qui le fait méditer sur l'ingratitude des propriétaires de journaux et sur celle de la veuve Chanoine en particulier.

C'est un excès de zèle qui vous a perdu, cher confrère; qu'à l'avenir cela vous serve de leçon!

Enfin le ciel s'éclaircit. Frédéric Morin a trouvé un rédacteur en chef: c'est un ancien normalien, c'est M. Eugène Véron. Dans les revues économiques, ses articles ont été remarqués; son livre sur les anti-quités est très-estimé; mais il ne sait rien des difficultés de la situation.

On lui dit à son arrivée: « Soyez très-radical. Un concurrent va se créer. Il faut l'empêcher à tout prix de paraître. » Mais on se garde bien d'ajouter que cette tactique a pour but de dissimuler à la masse du public qu'il est défendu de faire de l'opposition aux nombreuses administrations locales qu'imprime la propriétaire du Progrès. M. Véron ne saura que trop tôt qu'il a les mains liées et qu'il ne peut attaquer les abus dont toute la ville se plaint.

Mais passons aux gérants.

BIEN-INFORMÉ.

(La suite prochainement.)

## LETTRE DE ROME

N° 6.

Rome, 22 janvier.

La lutte est désormais carrément engagée entre les partisans de l'infailibilité et ceux qui jugent, avec raison, cette doctrine, produit d'un groupe d'aliénés, dangereuse pour l'Eglise. Au *postulatum* de la droite, la gauche a répondu par un contre-*postulatum* tendant à demander que la déification du pontife ne soit pas introduite dans le Concile, et l'une et l'autre se démènent comme diables dans un bénéfice en faveur de leur proposition. « Prenez la nôtre, disent les chefs de file des arcadiens aux autres évêques, c'est

la seule bonne, la seule vraie; sans l'infailibilité tout est perdu, le monde s'en va à vau-l'eau, prenez, prenez mes frères et malheur à vous si vous refusez; une responsabilité terrible pèsera sur vous, car vous aurez empêché de se consolider la papauté, c'est-à-dire, la clé de voûte du monde, le verbe, l'incarnation de Dieu sur la terre; méprisez ces hérétiques de l'opposition qui prétendent le contraire. »

Les chefs de file de la gauche tiennent un langage opposé: « Signez notre proposition, répètent-ils; c'est la seule raisonnable, la seule vraie; l'infailibilité, mes frères, c'est la ruine de l'Eglise, songez-y; signez, signez des deux mains; n'écoutez pas ces gredins de la droite qui veulent vous entraîner dans l'abîme. »

Et les petites intrigues, et les menaces, et les tripotages, d'aller leur train.

Jusqu'à présent, le *postulatum* de la droite a recueilli 300 adhésions et celui de la gauche 120, dont 50 de prélats allemands, 23 de prélats orientaux, 40 de prélats français et le reste d'américains. Je ne crois pas que ce dernier reçoive plus de 150 adhésions. Quant à l'autre, à celui de la droite, on assure qu'il aura au plus 400 signatures et que les abstentions seront nombreuses.

Quoi qu'il en soit, tous deux arriveront bientôt à la Commission des *postulata*, et celui seul qui demande l'infailibilité sera déferé aux Pères, car le pape et les Jésuites n'ont convoqué le Concile que pour cela.

Dans ce cas, attendez-vous à quelque éclat, à quelque scandale, car, non-seulement il y a des évêques qui ne veulent pas de l'infailibilité, mais il en est beaucoup qui prétendent que le Concile est nul, pour mille raisons excellentes, et que le vote de l'infailibilité mettrait le comble à cette nullité. En effet, il est d'usage, dans les assemblées oecuméniques, de n'adopter les décrets en matière de foi, qu'à la majorité morale; or, il est évident qu'une opposition de 150 membres enlèverait, à la droite cette majorité. Au cas où l'infailibilité passerait ainsi, les évêques opposants se retireraient donc, en secouant la poussière de leurs souliers, et en appelant de ce concile nul, à un autre concile. Je vous laisse à penser si tout cela nous réserve de bonnes scènes pour l'avenir.

Le second *schema* des travaux préparatoires a été jugé indigne, comme le premier, et renvoyé à la Commission de la discipline, après des débats auxquels ont pris part: l'archevêque de Paris, Mgr Dupanloup et Mgr Strossmayer, le Gambetta du Concile. Les discours de ces trois prélats ont été les plus remarquables, et c'était justice. Celui de M. de Paris a été, relativement progressiste; celui de M. d'Orléans a eu le tort d'être trop long; celui de Mgr Strossmayer a été très-remarquable et très-énergique.

Le troisième *schema* des travaux a été distribué; il traite de l'Eglise et de la

qui régnait à l'intérieur, sur la bonne disposition des populations.

J'arrive de Lyon, m'écriai-je, et j'y ai laissé 12 bataillons équipés et 15 autres qui étaient sur le point de l'être. La garde nationale est à ses postes, et les choses sont dans un tel état, que pour prendre Lyon il faudrait un siège en règle.

Je dis encore que j'avais passé une revue de la gare nationale à Marseille, qu'elle avait prêté avec élan le serment de fidélité, et que si l'ennemi se présentait elle saurait le combattre.

La Chambre applaudit... et ma proposition est aussitôt mise aux voix et reçue à l'unanimité.

La guerre qui va commencer est déclarée guerre nationale.

Mais si les représentants avaient accepté l'abdication de Bonaparte, ils étaient loin de s'entendre sur ce qui devait lui succéder.

Quelques-uns pensaient timidement à la possibilité d'une seconde restauration: d'autres, ardents adorateurs de la liberté, espéraient que son culte allait être proclamé. .... d'autres, enfin, invoquant les constitutions de l'empire, voyaient dans le fils de Napoléon un successeur légitime.

Me préoccupant avant tout de l'honneur du pays et pensant peut-être avec raison que dans

des moments difficiles, à la veille de voir l'étranger mettre de nouveau le pied dans la capitale, il était bon d'employer encore, pour sauver la patrie, la puissance terrible attachée au nom de l'empereur. Je montai donc à la tribune et m'expliquai ainsi :

— Je ne suis point orateur, je suis soldat; l'ennemi marche sur Paris, il faut que vous ayez des armées à lui opposer. Proclamez Napoléon II empereur des Français: à ce nom, il n'y a pas un citoyen qui ne s'arme, depuis le canon jusqu'à l'épingle, pour défendre l'indépendance nationale. A ce nom, la France sentira renaître son courage, si un moment il lui faisait défaut, et croira toujours avoir pour elle le génie des batailles.

Dans cette fameuse séance, le fils de Napoléon I<sup>er</sup> fut proclamé empereur.

## IV

Des bruits fâcheux de désertion et de défection s'étaient répandus dans la population.

Le gouvernement, désirant connaître la vérité, m'envoya pour éclairer ce fait qui avait une certaine gravité.

Ma mission remplie, je vins en rendre compte à la Chambre :

— J'ai trouvé partout des soldats qui me demandaient pour qui ils devaient se battre, l'empereur n'existant plus. Je leur ai répondu que la patrie existait toujours, et qu'elle avait besoin plus que jamais de leur secours. Je leur ai rappelé leur ancienne gloire, et ces paroles ont trouvé de l'écho dans leur cœur.

Rien n'est désespéré, m'écriai-je en terminant ce rapport, il faut connaître comme moi le soldat français pour savoir tout ce qu'il y a de ressource dans sa bravoure et son amour pour la France.

Cependant l'ennemi était aux portes de Paris, et l'on parlait déjà de capitulation.

Le général Andreossi, gouverneur de cette ville, et le général Lafayette avaient été envoyés en qualité de commissaires auprès des armées étrangères.

Je fus pourvu provisoirement du gouvernement de la capitale.

J'occupai ce poste éminent lorsque la capitulation du 3 juillet fut signée. Le même jour j'étais mandé auprès des membres du gouvernement provisoire qui me donnèrent l'ordre d'aller reprendre le commandement de Lyon. Je partis le même jour.

Arrivé dans cette ville, je m'empressai d'adresser une proclamation à ses habitants.

— Citoyens, leur disais-je, montrez une contenance ferme, qui puisse contribuer à obtenir une paix digne des efforts glorieux que la nation fait depuis 25 années. Je remplirai fidèlement tous les devoirs qui me seront imposés par la force des circonstances, l'amour de la liberté et l'indépendance de mon pays. Je ne sers pas un parti, je sers la France.

Mais lorsque j'adressai ces paroles aux Lyonnais, j'ignorais que Louis XVIII était rentré à Paris, j'ignorais que cette ville était occupée par les armées coalisées, et que l'évacuation des troupes s'effectuait en exécution de l'art. 2 de la convention du 3 juillet.

Mais quand je connus le changement survenu dans la journée du 8, je compris que toute résistance devenait inutile et ne pouvait avoir pour résultat que la guerre civile.

Je m'inclinai encore une fois devant la fatalité.

BARON RÉGIS MOUTON-DUVERNET.

(A continuer.)

Papauté et va fournir, aux évêques avancés, l'occasion de parler du pouvoir temporel. S'ils en disent tout ce qu'il faudrait en dire, je prévois de nombreux rappels à l'ordre, car s'il est une cour scandaleuse, s'il est un gouvernement inouï au monde, c'est la cour Vaticane, c'est le gouvernement du Saint-Siège.

Une petite histoire..... morale en passant et pour faire diversion :

Au commencement du mois, Monsignor M<sup>\*\*\*</sup>, je pourrais citer son nom, car le fait est de notoriété publique, Monsignor M<sup>\*\*\*</sup>, un prélat napolitain attaché à la famille pontificale et très-connu pour ses mœurs... légères, montait en chemin de fer à Civita-Vecchia, où une misère quelconque l'avait appelé, pour retourner à Rome. Le train était plein de voyageurs et le compartiment dans lequel il prit place contenait deux petites dames françaises avec lesquelles il s'empressa de lier connaissance, car il baragouine tant bien que mal notre idiome. Le Monsignor était mal, les petites dames d'une gaieté folle, on s'entendit bientôt. Monsignor M. parla de sa situation à la cour, de ses charges et se mit à la disposition de ses nouvelles connaissances. Celles-ci acceptèrent avec empressement, et manifestèrent le désir d'avoir une audience du pape. « Vous l'obtiendrez, s'écria Monsignor M. ; donnez-moi vos noms, dites-moi l'hôtel où vous allez descendre, et, dans trois jours, vous baiserez la main de Sa Sainteté. » Les petites dames remercièrent ; le train arrive en gare ; on se donne force poignées de mains, et l'on se sépare enchanté de soi.

Trois jours après, en effet, les petites dames, qui étaient descendues à l'hôtel de Rome, reçoivent leur lettre d'audience et vont voir le pape, qui les comble d'amabilités. Elles sortent émerveillées et rentrent chez elles. Au bout d'une heure, Monsignor M. frappe à leur porte, la bouche en cœur, le mouchoir parfumé, pour savoir des nouvelles. Les petites dames le remercient, lui vantent le pape ; il se risque à leur baiser les mains ; puis il monte jusqu'aux cheveux, puis il redescend jusqu'aux épaules ; les petites dames rient ; Monsignor continue à pousser sa pointe ; on s'amuse, on folâtre et les petites dames, qui étaient en train de s'habiller et qui allaient sortir, proposent à leur galant prélat de le mener dîner avec elles chez un de leur amis, où elles étaient attendues. Monsignor hésite, objecte qu'il n'a point été présenté à l'ami en question ; les petites dames répondent que cela ne fait rien, se montrent de plus engageantes, si bien que Monsignor accepte. Le soir était venu. On descend de l'hôtel, on monte en voiture, et fouette cocher, on va chez l'ami.

La maison était pleine de jeunes gens, dont quelques-uns à la longue barbe, des zouaves, sans doute ; plusieurs autres demoiselles se trouvaient là ; une table magnifique était dressée ; on allait se mettre à table : Monsignor M. fut présenté à l'ami, au maître de la maison, et les plats étant apportés, chacun prit place, et le banquet commença.

Il paraît qu'il s'y passa des choses étranges, car, quelques heures après, au milieu de la nuit, lorsque Monsignor M. sortit de la maison, un peu aviné, il pensa qu'il venait de prendre part à une orgie ; que si on le savait, il pourrait lui en cuire ; qu'il fallait se payer d'audace et aller au-devant des rapports. Le matin venu, il se rendit donc chez le cardinal-vicaire, qui a la haute main sur Rome, et raconta d'un ton de petit saint, à ce vieux bonhomme, qui déjà est à moitié tombé en enfance, qu'il avait fait en chemin de fer la connaissance de deux dames qui l'avaient prié de leur procurer une audience du pape ; qu'il avait procuré cette audience, croyant avoir affaire à deux bonnes catholiques ; qu'après l'audience, il s'était présenté chez les deux dames pour savoir comment le pape les avait reçues ; qu'alors celles-ci l'avaient presque obligé à les accompagner chez un de leurs amis ; que là, un dîner était préparé, qu'il y avait pris part et avait vu des choses dont ses yeux chastes souffraient encore. Le cardinal-vicaire accepta ce récit, et appela aussitôt Monsignor Randi, directeur de la police, pour instruire l'affaire.

Mais celui-ci, qui connaît, par expérience, ces sortes d'histoires et qui est d'ailleurs, ami de Monsignor M... entrevit un scandale et dit à Son Éminence qu'il valait mieux ne pas ébruiter la chose. Le cardinal-vicaire le chargea alors de terminer cela à son gré, Monsignor Randi ne demandait pas autre chose, et le lendemain, l'ami chez lequel avait eu lieu l'orgie, recevait l'ordre de quitter Rome immédiatement. Il est parti, mais les petites dames sont restées.

Or, savez-vous quel était cet ami ? Un entrepreneur de maisons de tolérance. Savez-vous quelles sont ces petites dames en question ? Des filles soumises que cet individu avait fait venir de France et qu'il dirigeait !

N'est-ce pas, que cette histoire, dont je vous garantis l'authenticité et que tout le monde, à Rome, se répète depuis quelques jours, est réussie. Hé bien, il s'en passe à chaque instant dans ce goût-là sur les bords du Tibre.

JEAN RAISON.

## BULLETIN DE LA SEMAINE

Je suis allé, mardi dernier, au théâtre des Variétés pour entendre M<sup>lle</sup> Julia et Jeanne Delépierre, et je suis encore tout émerveillé de leur talent.

Jeanne est une fort belle enfant de quatre ans ! A la voir s'avancer sur la scène avec son tabouret plus gros qu'elle, le public se demande sérieusement s'il n'existe pas dans la coulisse un musicien chargé de donner les notes que la ravissante petite fille simule sur son instrument. Mais non, c'est bien Jeanne qui joue, ce sont bien ses petites mains qui font jaillir mille croches et doubles croches mélodieuses d'un clavier de bois et de paille. C'est étourdissant !

M<sup>lle</sup> Julia a tenu son auditoire sous le charme de son incomparable talent et de sa rare beauté. Quand on la regarde on oublie de l'entendre, et quand on l'entend on oublie de l'admirer.

M<sup>lle</sup> Adelina-Fernande sait chanter et surtout sait dire le répertoire difficile de Suzanne Lagier.

En somme, pour tous — succès d'enthousiasme.

Nous apprenons que M. Delépierre, cédant aux sollicitations de M. Guillet, le directeur du Casino, vient de traiter pour quelques représentations dans cet établissement.



Les princes et princesses, les ducs et duchesses, ces dames et ces messieurs — gardons la dénomination de « sieur » pour la vile multitude — continuent à réaliser, en belles espèces sonnantes ; la partie de leur fortune consistent en propriétés sises sur le sol français.

Les *Petites Affiches* ne peuvent suffire à cet enregistrement quotidien.

En dernier lieu, M. Fialin de Persigny voulant, à l'exemple de ses nobles maîtres, faire annoncer la vente d'une de ses terres dans le journal précité, a pu à grand-peine en obtenir l'insertion, les colonnes de cette feuille étant remplies par le détail des ventes faites par l'impératrice et son fils.

Pourtant le directeur des *Petites Affiches* cédant à la pression de M. Fialin, a pu accorder à son client deux lignes à la fin de son journal.

« Mise en adjudication de la belle propriété de monsieur le duc de »

FIALIN DE PERSIGNY, directeur-gérant.

A court de place, le compositeur n'avait trouvé d'autre moyen que de substituer au nom du gérant des *Petites Affiches* celui de l'ami de l'empereur.

Eh, mon Dieu ! A la cour, un pareil organe de publicité ne serait pas déplacé.



Que la maison Vandal et C<sup>ie</sup> me permette une timide question.

Le « *Comptoir central* » ayant cessé d'être, n'y aurait-il pas en province, à Lyon, par exemple quelque succursale qui continuât ses opérations commerciales.

J'attends un communiqué qui vienne me rassurer ; si non je fais, à l'avenir, porter ma copie, par un commissionnaire, et l'administration perdra, de ce chef, dix centimes par semaine.



Dimanche dernier, notre ami Jules Frantz a parlé, sur la *Famille* au cercle de l'*Union ouvrière* d'Oullins. Demandez aux épouses, aux mères, aux jeunes filles, qui se pressaient nombreuses dans cette réunion intime, si notre confrère a su leur rappeler leurs devoirs et leurs droits ! Je ne redoute pas comme lui, certaine femme [trop... savante, et je pose carrément ici un petit programme de ma façon :

*Mathématiques élémentaires.* — Calcul des dépenses journalières. Addition

des achats. Jamais de soustraction... de marchandises. Multiplication des pains sur la taille, et sa division entre cinq ou six marmots. Balance des recettes et dépenses.

*Littérature française.* — Exercices sur la *Cuisinière bourgeoise*. — Brochure sur la conduite... des machines à coudre. Enseignement théorique et pratique du lavage, raccommodage, repassage, tricotage, un fort volume de mille pages, par une bonne femme de ménage.

*Physiologie et Hygiène.* — Manuel de Raspail.

*Géographie.* — La Bresse et l'influence de son climat sur les poulardes. Lyon et ses marrons. Crémieu considéré sous le rapport de la beauté de ses dindes. Le Dauphiné et le chiffre de sa population... d'animaux, etc.

*Chimie.* — Action du chlorure de sodium ou sel marin sur les légumes.

*Histoire.* — Les femmes célèbres et surtout... fidèles.

Je m'arrête, et si mes lectrices ne me trouvent pas trop empressé et n'ont pas peur que je les chiffonne, je demande qu'elles repassent avec moi les objets ci-dessus notés, et qu'elles me prennent pour leur *mettre des cols*.

LOUIS DEBELFORT.

## MAX-BUCHON

Il y a quelques jours, est mort dans Salins (Jura), un proscrit de 1851, le meilleur poète réaliste de ces temps-ci : j'ai nommé Max-Buchon.

Les feuilles franc-comtoises qui toutes, ou presque toutes — avec plus ou moins de servilisme — se font les humbles servants du préfet et de ses commis, ont consacré chacune dix lignes de nécrologie au poète-citoyen, et tout a été dit : le silence s'est fait sur ce mort qui — vivant — avait tant de fois payé de sa personne son dévouement à la cause du peuple.

Ce fut en Allemagne, où il s'était réfugié pendant son exil, que Max-Buchon publia une traduction en vers des magnifiques idylles du doux poète germanique Hébel ; cette traduction lui valu les chaleureuses félicitations de toutes nos sommités littéraires : George Sand, Chamfleury, Sainte-Beuve, Victor Hugo, etc.

Rentré en France, il fit paraître la première édition de ses *Poésies Franc-Comtoises* (1), tableaux domestiques d'une saisissante réalité. Dans le dernier numéro de la *Chanson illustrée*, Monselet — sans savoir qu'il parlait d'un mort — a consacré quelques lignes charmantes à Max-Buchon, et cité les couplets de sa chanson la *Soupe au fromage*. Que ceux qui ont pu apprécier le chansonnier jugent maintenant le poète. Voici quelques strophes cueillies au hasard dans le volume des *Poésies Franc-Comtoises* :

(1) Michel Lévy, éditeur. Paris, 1862.

## CASTELET DE L'ALLÉE DE L'ARGUE

### PATRIE!

Au théâtre Guignol.

Comme vous le supposez déjà, la scène ne se passe pas en Belgique. Allons donc ! M Rousset est Lyonnais avant tout, et Guignol tient à sa nationalité. Lyon seul doit être le théâtre de ses exploits, et point n'est besoin de fouler le sol étranger pour parodier, acte par acte, l'œuvre de Sardou.

Vous allez voir !

#### 1<sup>er</sup> Tableau.

(On prévient le public que Guignol ne paraitra pas.)  
Le rideau se lève sur l'ancienne boucherie des Terrenoux. On aperçoit au fond Notre-Dame-de-Fourvière, et nous sommes en 1814 !..... en pleine seconde invasion.

Les Autrichiens occupent Lyon militairement et

ne négligent aucune vexation à l'égard des habitants.

Un sourd mécontentement parcourt les différents quartiers de la ville !...

On pressent déjà « que ça ne peut pas durer longtemps », et qu'à la première occasion ce mécontentement se transformera en un ouragan... orageux !

Et les orrages populaires sont terribles... bles... bles !...

Un projet de révolte s'ourdit dans l'ombre....

Les tafetaquiers de Saint-Georges et les save-tiers de la rue Grôlée de concert avec les canetiers de la Croix-Rousse et les liseurs de Gourguillon n'attendent plus que le signal convenu pour s'insurger...

Ses artilleurs de Venissieux sont prêts et promettent de faire merveille.

Les gones de Brindas, de Craponne et de Chaponost doivent se réunir et se cacher au milieu de la plaine de Rochemard. Lorsque l'heure sera venue, ils pénétreront à l'improviste dans la ville par plusieurs chemins différents, comme un seul homme.

C'est ce brave Gnafron, ce loupeur sans reproche, qui dirige le mouvement.

Le signal sera donné par le bourdon de Saint-Jean, et le capitaine Guignol, l'ami de Gnafron, se mettra à la tête des insurgés.

#### 2<sup>e</sup> Tableau.

Le théâtre représente l'intérieur de Gnafron. Non pas son corps... de boyau, mais seulement son corps de logis.

(On aperçoit au fond Notre-Dame-de-Fourvière.)

Dolorès est une de ces nombreuses jeunes filles honnêtes et pures comme il y en avait alors à foison sur le chemin de la Grand'Côte. Depuis ça a changé. Dolorès faisait des canettes et naturellement se disposait à mourir de faim, comme une fille qui se respecte, lorsque Gnafron la rencontra, l'accosta, l'aima et lui donna la place d'honneur sous son toit, à sa table et dans son... Mais il s'arrêta là, prévoyant sans doute le tour que Guignol allait bientôt lui jouer ! Et les mœurs donc ! C'est bon pour Sardou d'écrire ces scènes cyniques qui ne doivent leur succès qu'à leur profonde immoralité ! ! ! !

Au lever du rideau, Dolorès attend impatiemment... Son vieux ?... Allons donc ! elle attend le jeune et beau Guignol.

Enfin il apparaît, triste et abattu comme il convient à un homme qui trompe consciencieusement son meilleur ami.

GUIGNOL, avec tristesse.

J'ai dans le fond du cœur un chagrin qui me ronge Je souffre comme un rat qui digère une éponge.

— Ah ! s'écrie Dolorès, tu me fais trembler, Guignol, c'est ta blessure qui te fatigue ?

Ah sacrebleu ! j'oubliai la blessure !... car il y en a une !... M. Rousset fait les choses convenablement. Donc une nuit que Gnafron était allé faire ou boire une tournée, Guignol en profita pour la passer auprès de la belle Dolorès. Le matin, en sortant, il tomba par mégarde sur le sabre d'un soldat qui se trouvait là par hasard, et grâce auquel il se fit une large entaille à la main. Laquelle ? je n'en sais rien, ni lui non plus probablement.

LES FOINS.

Doux poète, venez; venez, soigneuse abeille,  
Venez tous deux remplir encor votre corbeille;  
Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil  
Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.

Eh quoi! toutes ces fleurs; si frêles, si charmantes!  
Souriant au soleil d'un sourire d'amantes;  
Tous ces sainfoins remplis d'ineffables senteurs,  
De fourmis en querelle et de grillons chanteurs;

Luzerne, serpolet, scabieuses, graminées.  
Les trèfles, l'anealie aux têtes inclinées,  
Les narcisses avec leurs pétales d'argent...  
Eh quoi! tout mourra donc, quand viendra la  
[Saint-Jean!

Oui, vienne la Saint-Jean, vienne la faux jalouse,  
Et nous n'aurons plus là qu'une triste pelouse,  
Où s'éparpilleroit mille insectes surpris  
De ne plus retrouver leurs nocturnes abris.

Puis, derrière la faux, les andaines uniformes  
S'étendront côte à côte, à travers les grands ormes,  
Comme ces régiments que la mitraille abat  
D'un seul coup, sans clameurs, sans répit, sans  
[combat

Puis, après les faucheurs aux poitrines velues.  
Des faneuses viendront, folâtres et joufflues,  
Un râteau sur l'épaule et cachant de leur peau  
La robuste fraîcheur sous un vaste chapeau.

Et quand tout sera mort et tranché par la faux,  
Quand il ne restera plus trace ni vestige,  
De sèves dans ces fleurs si superbes à voir,  
Quand la chaleur aura fait partout son devoir,

Les pesants charriots sortiront de la ferme,  
Avec deux boeufs, au pas majestueux et ferme...

Il faudrait citer la pièce en son entier  
et toutes les autres avec. Aussi, je le demande,  
Virgile, dans ses *Bucoliques* ou dans ses *Géorgiques*, a-t-il jamais été mieux inspiré!  
Et le pinceau de Rosa Bonheur eût-il jamais plus de vérité et de charmes?

En 1867, à la mort du député Toulon-geon, Max-Buchon fut un de ceux qui s'occupèrent le plus activement de l'élection du républicain Jules Grévy. On se souvient quelle joie le résultat immense de cette élection causa dans tout le parti démocratique. C'était la première fois depuis l'empire que des paysans envoyaient à la Chambre un député de l'opposition.

Voici deux couplets d'une chanson, encore inédite, de Max-Buchon que les électeurs de l'arrondissement de Poligny chantaient en se rendant au scrutin:

Redressons-nous, enfin, fiers enfants du Jura.  
A notre élection la France applaudira.  
Déjà chacun de nous sent son cœur qui revit  
En acclamant le nom illustre de Grévy.

Et plus loin :

A nos maîtres il faut de la chair à canon.  
Des emprunts successifs et des impôts sans nom.  
Puisque nos maîtres sont bâtis de ce bois-là,  
Chargeons notre Grévy de leur dire : « Halte-là ! »

Pauvre poète! avec son ardent amour  
pour la révolution il découvrirait le triom-

phe de ses principes dans le moindre événement politique. Je lui ai entendu — il y a déjà bien des années — prédire le retour de la liberté qu'il annonçait comme très-prochaine.....

Il est mort sans que cette joie lui ait été donnée.

Serons-nous plus heureux ?

JULES CÉLÈS.

UN CONFRÈRE BIEN AVISÉ

Ce jeudi, 27 Janvier, 1870.

Mon cher Frantz,

Ainsi qu'il était convenu entre nous, je devais commencer dans l'*Avant-Garde* d'aujourd'hui une revue humoristique sur le salon de cette année !... mais j'apprends du même coup, et votre nouvelle poursuite, et votre nouvelle condamnation !...

Vous allez donc sombrer.....

C'est pourquoi, versant un pleur sur celle qui ne sera bientôt plus et vous abandonnant à votre malheureux sort, je réserve catégoriquement ma copie pour *Le Vengeur* !...

*Le Vengeur* est un vieux de la vieille, vous savez ?

Salut fraternel,

PAUL DOUX.

Je comprends, j'approuve et j'accepte.

J. F.

L'ESPRIT DES AUTRES

Et le mien aussi !...

Cette semaine plus que jamais je m'a-perçois de l'imprudence de mon sous-titre :

Place au *Journal Amusant*, place à Randon.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, ce numéro a fait prime.

Ne pouvant reproduire les illustrations, je me venge sur les légendes qui les accompagnent.

G. Randon s'est rendu chez Josserand, et se rend avec lui au castelet de l'ancienne rue Écorche-Bœuf :

— Guignol ! Gnafron ! Madelon ! chers amis de mon enfance ! que je suis heureux de vous revoir toujours les mêmes ! toujours jeunes, toujours gais, toujours...

— Brénicle ! tout ça s'est bigrement *escané* depuis que Lyon esse en nue; velà Gnafron qu'esse toujours à dire sur les *gapians* que le feront mourir dix ans avant son terme; velà Madelon qu'esse tout *agnottie* de voir monter le prix de la chicaison; et moi qui n'ai toujours plus d'appetit que de pecuniaux, je sis ben forcé de me serrer tous les jours d'un cran la basane, et je ris tout

de même... te comprends, quand on veut se tenir dans la société, faut pas li faire regret.

Notre ami s'aventure dans la rue Terme et s'arrête devant le magasin de Mallet (transports de corbillards, cercueils en tous genres) (1).

Rien d'agréable et de salubre, après-dîner, pour faciliter la digestion, comme une promenade à l'amphithéâtre, en flânant par la rue Terme... — Mossieu n'aime peut-être pas la confection... mais si mossieu veut se donner la peine d'entrer... nous faisons aussi *sur mesure*.

Randon se trouve par hasard sur les quais de Saône, le 8 septembre, à quatre heures du soir : un individu à l'allure cafarde l'accoste d'un air furieux :

— Eh bien ! monsieur, vous ne voyez donc pas ces drapeaux ? vous n'entendez donc pas les cloches, le canon ?  
— Parfaitement, mais...  
— Et vous restez co-vert ! et vous ne tombez pas à genoux !!!

Je suis encore à me demander à qui en avait cet individu... j'ai bien oui dire que ça lui prenait tous les ans, à la même époque, ainsi qu'à tous ces braves gens, mais je n'ai pas compris.

GRAINE DE LIBRE-PENSEUR

— Que mangez-vous donc là, mon petit ami ?  
— Vous le voyez ben, c'est de *grattous*.  
— Oh ! petit payen ! vous savez pourtant bien que « vendredi chair ne mangeras ».  
— Eh ben, ce n'est pas *cher*, p. isque j'ai eu tout ça pour un sou.

— Ne lui parle pas, son père est un abonné du *Courrier*.  
— Oui, mais moi, voilà mon journal !  
— Alors tu es des nôtres... Joannès a tort ; les fils ne doivent pas être responsables des sottises de leurs pères.

Au-dessous de cette légende trois col-légiens se disputent l'*Avant-Garde* !...

Je suis persuadé que pas un journal de Lyon ne relèvera ce détail. Un rival ! Ah ! mais non... Bast : nous avons été illustré... nous pouvons mourir.

Le Tintamarre :

Le docteur Nélaton, ayant obtenu un congé du sénat, part pour Rome.  
Est-ce que l'*Accuménie* ferait beaucoup de ravage dans la ville Eternelle ?

A propos du *Tintamarre*, quelques définitions latines à l'usage de Rosalie :  
*Ab hoc et ab hac*. — A bock et tabac.  
*Ab ovo*. — Ah ! beau veau !

(1) A la suite d'une protestation des habitants ce magasin a été fermé.

*Beati pauperes spiritu*. — Bâti pour les paupières des spirites.

*Cave ne cadas*. — Cave sans cadenas.

*Compos sui*. — Suivre la compote.

*Coram populo*. — En présence de Cora.

*Desinis in piscem*. — Dessiner un poisson.

*De visu*. — Sur la visièrre.

*Donec eris Félix*. — Donné par le frère Félix.

*Labor improbus omnia vincis*. — Le beurre impropre vaut vingt sous.

*Si vis pacem para bellum*. — Si vi passé, pauvre bel homme.

PENRY.

LE LUTTEUR

SONNET

AU PEUPLE FRANÇAIS

Un homme s'est levé fort de sa probité !  
Il tient en main le fouet qui cingla Messaline  
Et les vices de Rome en sa caducée,  
Et tout Paris tressaille à sa voix sibylline !

Son front n'est pas de ceux que l'infamie incline,  
Il peut passer partout dans sa mâle fierté !  
Il insufflé la vie avec autorité  
Aux veines de la France où le sang pur décline.

Et voilà qu'aussitôt de ténébreux serpents,  
De pestiférés crapauds échappés des ordars,  
Aux grognements des pores lui bivent des injures !

Méprise en souriant ces bitanes rampants ;  
O lutteur souffleté de sales opuscules,  
Marche en passant l'orteil sur ces vermineuses !...



CORRESPONDANCE INTIME

CHAP. — Impossible...  
O. B. I. — Préparez... votre article pas-sera.

L'ACCEPTÉ. — Même réponse.  
ELISA V. — Impossible de se procurer cette collection. Les numéros que vous demandez se sont particulièrement en-casés !...

B. G. — Benvoyé. Obscur !  
PALU OF. — Quelque chose...

A. JARVIS. — Mille ennuis. Bientôt une lettre. Reçu livre et brochure. Amitiés.

G. U. — Vous me trouverez maintenant tous les jours, avant midi, au 33 de la rue Thomassin.

H. F. à Grenoble. — Je vous réserve.  
J. F.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Association Oublieuse — Regard, rue de la Bourse, 12.

GUIGNOL.

Ma main ne pèse pas seulement un quintal,  
Non ! c'est là, dans le cœur ! que se trouve mon mal !

Rassurée sur ce poing... pardon... sur sa main,  
Dolorès lui demande le secret de sa douleur.

GUIGNOL.

Gnafron va revenir !... on l'a vu par la ville,  
C'est pourquoi, mon fenon, je me fais tant de bile.

Dolorès ne peut disimuler que cet homme (Gnafron) l'a tirée de l'infortune... du pot... mais il veut l'épouser, les bans sont publiés.

Ça la fatigue, cette femme, mais elle est lasse de fendre, et elle demande à son amant si ce n'est pas aussi son avis.

GUIGNOL, avec désespoir.

Si j'en suis las, mon Dieu, je souffre plus que toi !  
Un forçat de Cayenne est plus heureux que moi.  
Je trompé à tout moment l'ami le plus sincère.  
Je lui serre la main et lui jette la pierre !...

Autrefois j'étais franc comme un coup de bâton,  
A présent je suis faux, faux comme un jeton !

Une telle existence est une horrible soie !  
Ah ! mais oui ! je suis las ! bien las de cette vie !

Dolorès s'écrie avec l'énergie du désespoir :  
« Eh bien, fuyons ! »

GUIGNOL.

Nous pouvons décamper, courir au bout du monde,  
En tout lieu le remords me suivra, ma colombe !

Que je sois dans la lune ou dans un souterrain  
Je ne serai partout qu'un traître, un galopin !...

On parle de l'enfer où les méchants se grillent  
Mais ce n'est rien auprès des maux qui me tortillent.

Quoi ? mon meilleur ami, je lui fais voir le tour ?...  
Et je viens lui voler l'objet de son amour ?

Lui qui se jetterait pour moi dans le pétrole,  
Qui marcherait pieds nus pour me prêter sa grole

Il serait dans le cas... d'avaler un pot d'eau  
Pour me sauver la vie, au risque de sa peau !

Eh bien ! moi je lui prends le cœur de sa canante !...  
... je devrais me jeter au bas de la suspen-ta !

Dis donc que tu ne m'aimes plus ! fait Dolorès  
avec un dédain superbe. Et tu n'as pour moi que  
haine et mépris.

GUIGNOL.

Plus je t'aime et t'adore et plus je te maudis  
Ton amour c'est l'enfer avec le paradis.  
Je suis comme une mouche au fond d'un pot de crème  
Qui se voyant perdue en mange tout de même...

(Ce trait est tout simplement une des plus jolies choses que j'ai entendu dire à Guignol. Mais n'interrompons pas) :

Je ne peux pas te dire enfin ce que je sens  
Car je suis comme un fou qui n'a plus son bon sens  
Chaque jour à tes pieds je me traîne et je rampe  
Et je voudrais pouvoir te flanquer une trempe.

Dolorès n'est pas fille d'Eve... et de la Croix-Rousse pour rien. Voyant que Guignol ne peut plus lui échapper, elle lui donne impérieusement la clé des champs. Est-ce une allusion au libéralisme de notre homonyme Ollivier ? Ah ! M. Rousset... mais n'interrompons pas :

GUIGNOL, abattu.

A présent que tu vois mon âme captivée !  
Tu m'ouvres ma prison quand ma chaîne est rivée

C'est comme une araignée avec un moucheron  
Qui lui dirait : vas-t-en, si t'es pas un poltron !

Eh bien ! alors c'est moi qui ferais cette maison !  
pleurniche Dolorès...

GUIGNOL, hors de lui.

Ne fais pas ce coup-là ! si jamais tu décampes  
Je te casse les reins et te cogne les tempes.

Cette scène ayant suffisamment duré, un veloutier de la Côte vient annoncer que Gnafron est arrêté... Guignola un bon mouvement. Après avoir volé à son aise son ami, il veut voler à son secours. Mais Dolorès s'y oppose. Gnafron est arrêté, dit-elle !... mais mon cœur ne l'est pas.

GUIGNOL, avec véhémence.

Tais-toi ! tu me fais peur ! la fayette me prend.  
N'es-tu pas l'antechrist ou bien le juif errant ?  
Tu n'es pas une femme !... alors t'es Conserpine...  
T'es la femme du diable, ou bien sa concubine !...

Gnafron paraît à la porte du fond... Il explique que s'il y a eu arrestation, c'est seulement devant la porte d'un marchand de vin. C'est pour cette nuit, dit-il en terminant, à Guignol, ça va chauffer.

(La suite au prochain numéro.)